

Du bon usage de l'Indien : indianité et américanité en littérature dans les colonies britanniques et la jeune république des États-Unis

Juliette Trân-Manicki
ENS de Lyon
LIRE UMR 5611

Introduction

La figure de l'Indien est soumise à un traitement ambigu dans la culture américaine¹. On aurait tendance à penser que, dans une histoire progressiste des mentalités, le statut de l'Indien dans la culture coloniale puis étasunienne est passé de celui d'ennemi sanguinaire à celui de victime innocente. Et même lorsque l'on admet des variations à ce schéma, on retient en général que l'Indien a été construit comme *autre*, que ce soit comme contre-modèle, ou comme modèle perdu ou impénétrable. Cependant, les modalités de construction de l'identité américaine font apparaître un traitement de l'indianité plus complexe. Dès la fin du XVIII^e siècle en effet, les non-Indiens investissent la figure de l'Indien de certaines valeurs et l'utilisent pour construire leur propre identité. Ce processus d'assimilation se développe au moment où se joue l'identité politique et culturelle de ces colons qui ne veulent plus en être, et qui se rebellent contre la métropole européenne. L'Indien et ses caractéristiques sont alors utilisés dans des pratiques sociales et des productions culturelles, notamment dans la littérature de cette fin de XVIII^e siècle.

Enjeux épistémiques : Indiens, indianité et frontière

Il ne s'agit pas ici de faire une étude exhaustive des représentations de l'Indien, mais de comprendre comment et en quelles circonstances il peut servir de modèle, d'inspiration ou de masque aux colons et aux patriotes américains à une période charnière de leur histoire. Tel qu'il est entendu ici, le mot *indianité* peut se gloser par *identité indienne*, et s'applique dans les représentations à la fois aux Indiens et aux hommes d'origine européenne. Il ne s'agit pas d'identifier les marqueurs d'une véritable culture indienne, ni un rapprochement culturel entre les modes de vie indien et colonial tel qu'il put y en avoir sur les frontières de l'empire britannique et de la jeune république². Il s'agit

1 Dans une étude centrée sur les États-Unis, l'adjectif *américain* est souvent remplaçable par *étasunien* ou éventuellement par *nord-américain*. Ici la substitution n'est pas systématique mais se fait au cas par cas, sans quoi elle peut mener à des anachronismes (suivant que l'on parle de l'époque coloniale, révolutionnaire ou post-révolutionnaire) ou à des contresens géographiques (le Canada étant exclu des problématiques).

2 L'hybridité culturelle, parfois raciale, existait en effet sur ces frontières. Les récentes enquêtes historiographiques en Amérique du nord montrent que, en fonction des époques, les frontières pouvaient être des lieux d'échange entre Indiens et colons, des lieux où se construisaient de nouveaux modes de vie et de nouvelles identités. Voir notamment Richard WHITE, *Le Middle Ground. Indiens, Empires et Républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815*,

plutôt d'étudier les modalités d'une construction identitaire qui repose sur des représentations de l'Indien et de l'indianité dans la culture dominante. Le point de départ de cette réflexion est la lecture des chapitres introductifs du livre de Philip J. Deloria, *Playing Indian*³. Comme son titre l'indique, le livre ne se penche pas tant sur les représentations de l'indianité en littérature ou dans les arts visuels que sur des pratiques sociales, à l'origine typiquement américaines, et qui consistent à *jouer aux Indiens*. Deloria y examine les valeurs associées à l'adoption du déguisement indien par les colons puis par les citoyens américains. À l'instar de cette étude, on peut s'interroger sur les valeurs associées à l'indianité non plus dans le déguisement et la pratique sociale, mais en littérature et dans l'iconographie d'une période américaine particulière : la période révolutionnaire.

La définition de la notion américaine de *frontière* est nécessaire pour comprendre comment se construisent indianité et américanité. Historiquement, et dans le contexte américain, une frontière était une zone d'indétermination située à la limite de deux mondes : le monde des colons et celui des Indiens. C'était un espace caractérisé par l'échange, le quiproquo, le conflit, le compromis, etc⁴. Dans les récits et les images qui nous intéressent, la notion de frontière prend une dimension idéologique : il s'agit d'une ligne de partage entre le monde civilisé des colons et le monde sauvage des Indiens. Dans la tradition historiographique héritée de Frederick Jackson Turner, cette frontière idéologique est devenue un outil de compréhension du réel. Elle est l'avant-garde du processus de colonisation, processus qui est essentiellement civilisateur⁵. Le concept de frontière est aujourd'hui largement désavoué par les historiens en raison de ses présupposés ethnocentristes, et de sa faillite à saisir la complexité du développement historique de l'Ouest américain. Il n'est donc pas utilisé ici comme un outil, mais comme un produit des représentations des relations entre Indiens et colons. La frontière américaine a donné naissance à deux traditions mythologiques. La première est un produit de la culture puritaine. Elle considère que de l'autre côté de la frontière, se trouve la *wilderness* : la nature à l'état sauvage, le domaine des Indiens, du désordre et de la tentation. L'Indien y représenté comme un sauvage barbare et diabolique. La deuxième tradition est celle de la pastorale américaine. Dans la pastorale, la nature est harmonieuse et bénéfique. Marqué du sceau de l'innocence, l'Indien y est toujours un sauvage, mais cette fois un bon sauvage.

Ces deux traditions ne se succèdent pas dans un ordre qui serait chronologique. Elles coexistent

traduit par Frédéric COTTON, Toulouse, Anacharsis, 2009.

3 Philip J. DELORIA, *Playing Indian*, New Haven, CT, Yale University Press, 1998.

4 L'historien Richard White, qui a participé au renouvellement des études de la frontière, lui préfère d'ailleurs le concept de *middle ground*, que l'on peut traduire par *entre-deux* ou *entre-mondes*. Voir *Le Middle Ground. Indiens, Empires et Républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815*, op. cit.

5 « Dans cette histoire, la frontière est la crête de la vague, le point de rencontre entre la sauvagerie et la civilisation. » « In this advance, the frontier is the outer edge of the wave – the meeting point between savagery and civilization. » Frederick Jackson TURNER et John Mack FARAGHER, *Rereading Frederick Jackson Turner: « The Significance of the Frontier in American History » and Other Essays*, New Haven, CT, Yale University Press, 1998, p. 32.

dans les représentations tout au long de l'histoire américaine, depuis la colonisation jusqu'à aujourd'hui. On peut cependant avancer que pendant la majeure partie de la période coloniale, l'Indien est rejeté en dehors du cercle qui définit les communautés coloniales. À la fin du XVIII^e siècle, on observe que, dans certains milieux, le conflit institutionnel avec l'Angleterre prend une place centrale tandis que les conflits frontaliers avec les Indiens deviennent périphériques⁶. Si bien que lorsqu'il faut définir l'identité américaine, l'Indien ne se retrouve plus exclu mais inclus dans cette nouvelle définition de la nation. Au moyen de la figure de l'Indien se constitue alors une identité américaine qui cherche avant tout à se distinguer de l'identité européenne et à s'émanciper de sa tutelle.

Du bon usage du bon sauvage : l'exemple de Tammany

Dans *Playing Indian*, Philip Deloria nous rappelle qu'après le vote du Stamp Act de 1765, les colons de plus en plus rétifs à l'autorité anglaise commencent à se constituer en sociétés politiques⁷. Des banquets révolutionnaires sont organisés sous la tutelle d'une figure nouvelle, celle de Tammany, ou Tamanend, un roi indien légendaire. Tamanend est célèbre dans les colonies du centre car il était le chef des Indiens Lenni-Lenape au moment où William Penn fondait pacifiquement la Pennsylvanie dans les années 1680. Dans les années 1770, on commence à le célébrer comme un héros de l'entente cordiale entre Indiens et colons. Avec William Penn, il rappelle aux Américains l'époque des relations pacifiques entre les deux groupes qui vivaient sur la frontière à la fin du XVII^e siècle. En témoigne le tableau de Benjamin West, *Penn's Treaty With the Indians*⁸, qui représente Tamanend en pleine négociation avec les marchands et les Quakers de Pennsylvanie. Les Indiens de West sont des êtres rationnels et politiques avec qui les colons traitent sur un pied d'égalité. Dans la tradition de cette fin de XVIII^e siècle, ils répondent aux codes du *noble savage*, ou *bon sauvage*, vaguement hérités de la philosophie rousseauiste. À la même époque, les *Tammany societies* et les *Tammany festivals* fleurissent dans les colonies du centre. Ils sont à l'origine d'un corpus de chansons consacrées au chef indien. On en trouve un exemple dans une pièce de théâtre de 1776 intitulée *The Fall of British Tyranny; or, American Liberty Triumphant*⁹. Tammany y est décrit comme un contre-modèle au roi Georges III :

« Ni taxes, ni timbres fiscaux, ne viennent entraver leur liberté bénie,

6 Sauf dans le cas précis où certains Indiens se battent du côté de l'armée britannique pendant la guerre d'indépendance. Ils sont alors certes considérés comme des ennemis, mais surtout comme des mercenaires à la solde de l'Empire.

7 Philip J. DELORIA, *Playing Indian*, op. cit., pp. 13-14.

8 Benjamin WEST, *Penn's Treaty With the Indians*, 1771-72, huile sur toile, 191,8 x 273,7 cm. Pennsylvania Academy of the Fine Arts, Philadelphie.

9 *La Chute de la tyrannie britannique ; ou, le triomphe de la liberté américaine*. John LEACOCK, « The Fall of British Tyranny; or, American Liberty Triumphant », in *Representative Plays by American Dramatists, 1765-1819*, New York, Benjamin Bloom, pp. 279-350. Cité dans Philip J. DELORIA, *Playing Indian*, op. cit., pp. 18-19.

D'un roi, et non d'un tyran il s'agit ;
Il déclarait souvent, parfois même il jurait,
Que le moindre de ses sujets était libre¹⁰ ».

Tammany représente un modèle de démocratie. Bien que le chef indien exerce un pouvoir personnel, il n'est pas un tyran. En guise de parlement, il tient son conseil sous un arbre, et garantit la liberté de chacun de ses sujets. Dans le contexte révolutionnaire, c'est une façon de montrer qu'il existe une tradition démocratique ancestrale sur le sol américain. Dans la littérature puritaine, l'Indien était construit comme un élément instable, sauvage et dangereux. Cette vision de l'Indien ne disparaît pas tout à fait au XVIII^e siècle. Elle est d'ailleurs réinvestie dans certaines pratiques de résistance coloniale, quand les foules mécontentes se déguisent en Indiens et s'attaquent plus ou moins violemment aux représentants de la couronne. Ce fut le cas lors de la fameuse Boston Tea Party en 1773, quand de faux Mohawks détruisirent une cargaison de thé anglais soumise à un nouvel impôt. Ce qui est nouveau avec la figure qui se construit dans les années 1770, c'est que l'Indien n'incarne plus le désordre et la subversion, mais l'ordre et la justice. Mais ce qui est plus étonnant encore dans la chanson consacrée au chef indien, c'est la référence à son régime alimentaire. En effet, la figure tutélaire de Tammany permet de jouer sur les différences entre le régime alimentaire du vieux continent et celui du nouveau monde.

« Les fils d'Hibernia peuvent bien se vanter, et porter un toast à Saint
Patrick,
Les Écossais peuvent bien chanter les louanges de Saint André partout.
Pommes de terre, flocons d'avoine et poireaux gallois pour chèvres
galloises,
Ne furent jamais la nourriture de Saint Tammany¹¹ ».

Les Irlandais ont la pomme de terre, les Écossais l'avoine et les Gallois le poireau. Ces trois aliments symbolisent le régime alimentaire des pays vassaux de l'Angleterre. Par contraste, le régime de Tammany, le saint patron de l'Amérique, est constitué essentiellement de viande. En effet, Tammany est un roi-chasseur :

« Le matin il se levait, et partait chasser [...]
En guise de petit-déjeuner, il prenait un gros morceau de gibier,
Et dédaignait vos bouillies et votre thé¹² ».

La viande de gibier (en anglais *venison*) est un aliment plus riche et plus noble que les légumes et les boissons du vieux continent. C'est là une façon de réinvestir le mythe de l'abondance attaché aux

10 « No duties, nor stamps, their blest liberty cramps,/A king, tho' no tyrant, was he;/He did oft'times declare, nay, sometimes wou'd swear,/The least of his subjects were free ». John LEACOCK, « The Fall of British Tyranny; or, American Liberty Triumphant », *op. cit.*, p. 322.

11 « Let Hibernia's sons boast, make Patrick their toast;/And Scots Andrew's fame spread abroad./Potatoes and oats, and Welch leeks for Welch goats,/Was never St. Tammany's food ». *Ibid.*, p. 321.

12 « In the morn he arose, and a-hunting he goes [...]. For his breakfast he'd take a large venison steak,/And despite your slip-slops and tea ». *Ibid.*, p. 322.

représentations de l'Amérique. Un mythe qui n'est pas entièrement dénué de justification puisque les pratiques indiennes évitaient précisément la surexploitation des ressources et impliquaient de constituer des réserves de chasse. Bien souvent, les colons européens découvraient ces réserves et les attribuaient à la richesse naturelle du continent. Ici, Tammany fait preuve d'aptitudes à la chasse qui lui confèrent un régime alimentaire digne de son rang. De façon moins évidente, cette facette du personnage de Tammany prend également un tour politique. Comme le rappelle Philip Deloria, la chasse est en effet aussi un symbole de la liberté américaine¹³. Dans les monarchies européennes d'où sont originaires les colons, la chasse est un privilège de la noblesse, et le braconnage un crime sévèrement puni. Dans le nouveau monde, elle est une pratique démocratique qui permet aux Américains d'améliorer leur régime alimentaire, et éventuellement de s'enrichir en faisant commerce de fourrure. La chasse et les produits de la chasse articulent ainsi ensemble les notions d'abondance et de liberté. Ils incarnent le mode de vie américain. Ce mode de vie est légitimé par des pratiques ancestrales qui ne sont pas européennes mais indigènes, c'est à dire indiennes. Car la chasse, c'est aussi le domaine dans lequel excellent les Indiens. En faisant appel à la figure de l'Indien, les rebelles se constituent donc une identité indigène, liée au paysage américain, et inventent une tradition libertaire et démocratique qui légitime leur révolution. Au moment de déclarer leur indépendance, les Américains ont donc commencé à faire bon usage de l'indianité. Élevé au rang de gentleman, l'Indien devient un symbole puissant d'identification au territoire, de rationalité politique, et d'émancipation. Il faut bien noter cependant qu'associer des vertus politiques à la figure de l'Indien n'est en aucun cas une forme de reconnaissance sociale des populations indiennes au sein de la nouvelle nation¹⁴.

Les paradoxes de l'Indien blanc : l'exemple de Daniel Boone

La question qui se pose alors est celle de l'assimilation de cette indianité par les Américains de la période révolutionnaire. Car faire de l'indianité une composante de l'identité américaine étasunienne implique une forme d'assimilation. On constate en effet qu'à cette époque, l'indianité investit la figure de l'homme blanc pour créer un nouveau personnage. Ce héros typiquement américain qui apparaît à la fin du XVIII^e siècle a hérité de caractères indiens tout en conservant une pureté raciale nécessaire à son rang. Il s'agit de l'homme de la frontière, parfois appelé *frontiersman* ou encore *backwoodsman*. L'héroïsation de ce type de personnage a de quoi étonner si l'on se réfère à ce qu'en

13 Philip J. DELORIA, *Playing Indian*, *op. cit.*, pp. 18-19.

14 La Déclaration d'indépendance de 1776 ne mentionne le rôle des Indiens que dans la liste des reproches adressés au roi de Grande-Bretagne : « Il a excité contre nous des insurrections intérieures, et il a fait en sorte d'attirer sur les habitants de nos frontières les Indiens sauvages et sans pitié, dont la façon bien connue de faire la guerre est de tout détruire, sans distinction d'âge, de sexe ni de condition. » La législation établie dans la décennie suivante n'accorde pas de droits civiques ni de représentation politique aux Indiens, qui ne sont pas soumis à l'imposition.

pensent les écrivains et les hommes politiques de l'époque. Les *frontiersmen* sont alors généralement qualifiés de *sauvages blancs* et largement méprisés par les élites des villes atlantiques. À bien des égards, ils représentent une menace pour l'ordre social, au même titre que les Indiens les plus farouches. Dans l'ensemble, les deux groupes qui cohabitent sur les frontières, souvent de façon conflictuelle, sont tous deux considérés comme sauvages. Les chasseurs d'origine européenne sont d'ailleurs souvent qualifiés de *white Indians*, ou *Indiens blancs*. Dans ses *Lettres d'un cultivateur américain* publiées à Londres en 1782, Crèvecoeur exprime un dégoût consensuel envers la société engendrée par la frontière, qu'il qualifie de « race bâtarde, moitié civilisée, moitié sauvage¹⁵ ». Livrés à eux-mêmes dans la forêt, les chasseurs de la frontière ont hérité des pires facettes de l'indianité :

« C'est ainsi que les mauvais éléments de notre société sont ceux qui sont moitié fermiers, moitié chasseurs ; et que les pires d'entre eux sont ceux qui ont dégénéré en tombant complètement à l'état de chasseurs. Autrefois fermiers et maintenant hommes des bois, Européens transformés en Indiens, ils contractent les vices de l'un et de l'autre ; ils adoptent le caractère sombre et féroce des natifs, sans en adopter la douceur, ou même l'industrie domestique¹⁶. »

Pour Crèvecoeur, la chasse n'est pas une pratique de la liberté, mais une activité qui éloigne l'homme de la civilisation et de la religion :

« si j'osais à présent mentionner le nom de la religion, ses doux échos se perdraient dans l'immensité des bois. Dans cette situation, les hommes ne sont pas en mesure de recevoir ni de se remémorer ses doux préceptes ; ils leur faudrait des temples et des prêtres, mais dès lors que les hommes quittent la vie domestique et commencent à mener une vie erratique, qu'ils soient blancs ou foncés de peau, ils cessent d'être ses disciples¹⁷. »

Le mode de vie des populations de la frontière, hérité du mode de vie des chasseurs Indiens, constitue donc un contre-modèle social. Et pourtant, c'est bien le chasseur de la frontière qui émerge au même moment comme le nouvel archétype de l'autre grande aventure américaine, celle qui se joue en parallèle de l'indépendance : la conquête de la frontière, et l'adoption d'un mode de vie

15 « a mongrel breed, half civilised, half savage » in Hector St. John de CRÈVECOEUR, *Letters from an American Farmer*, New York, Fox & Duddfield, 1904, p. 67.

16 « Thus our bad people are those who are half cultivators and half hunters; and the worst of them are those who have degenerated altogether into the hunting state. As old ploughmen and new men of the woods, as Europeans and new made Indians, they contract the vices of both; they adopt the moroseness and ferocity of a native, without his mildness, or even his industry at home. » *Ibid.*, p. 69.

17 « and now if I dare mention the name of religion, its sweet accents would be lost in the immensity of these woods. Men thus placed are not fit either to receive or remember its mild instructions; they want temples and ministers, but as soon as men cease to remain at home and begin to lead an erratic life, let them be tawny or white, they cease to be its disciples. » *Ibid.*, p. 70.

sauvage.

Le premier héros de la frontière américaine apparaît dans un récit de 1784 sous les traits de Daniel Boone. À l'origine, Daniel Boone est un colon parmi d'autres, originaire de Pennsylvanie et installé en Caroline du Nord. Dans les années 1770, il participe à l'exploration du Kentucky, alors que cette région est encore un territoire indien. En 1784, afin de prouver que le Kentucky a été débarrassé de ses Indiens hostiles au terme d'une décennie de conflits sanglants, un certain John Filson publie une histoire et une topographie de la région, à laquelle il ajoute en appendice le récit des aventures de Daniel Boone¹⁸. Dès sa publication, ce récit devient extrêmement populaire et donne lieu à de nombreuses rééditions et réécritures. Il finit par fonder une catégorie littéraire, celle des *Boone narratives*, les récits consacrés à la vie de Daniel Boone.

Ce qui est nouveau par rapport à la littérature puritaine, c'est la relation que Daniel Boone entretient avec la *wilderness* et ses habitants, les Indiens. Une fois franchie la frontière qui sépare la civilisation de la sauvagerie, Daniel Boone se retrouve seul en territoire indien. Cette nature qui apparaissait si effrayante dans la première littérature puritaine provoque chez Daniel Boone une sorte d'épiphanie :

« J'avais atteint le sommet d'une crête surplombante, et, regardant autour de moi dans un étonnement délicieux, je contemplais les vastes plaines et les magnifiques étendues que je laissais derrière moi. De l'autre côté, j'observais le célèbre fleuve Ohio qui coulait dans un silence majestueux, traçant à l'ouest les limites du Kentucke [*sic*] avec une splendeur sans égale. Au loin je regardais les montagnes lever leurs vénérables fronts vers le ciel et percer les nuages. Un calme absolu régnait. Je fis un feu près d'une source d'eau douce, et me régalai de la longe d'un daim que j'avais tué quelques heures auparavant¹⁹. »

Le paysage ne subit pas simplement un traitement esthétique. La *wilderness* décrite par Filson est un espace où le personnage s'épanouit selon les codes de l'indianité : harmonie avec la nature, absence de société humaine complexe, et bien sûr, importance de la chasse. Passer de l'autre côté de la frontière implique en effet de changer de comportement. Mais à l'inverse de ce qui se passait dans les récits de captivité puritains, il ne s'agit pas pour le héros d'une épreuve de type martyr chrétien. Il s'agit plutôt d'une épreuve initiatique qui consiste à survivre en adoptant les codes de la *wilderness*, c'est à dire les codes indiens. C'est précisément ce qui se passe lors de l'épisode de sa captivité parmi les Shawnees :

18 John FILSON, *The Discovery, Settlement and Present State of Kentucke*, Wilmington, DE, James Adams, 1784.

19 « I had gained the summit of a commanding ridge, and, looking round with astonishing delight, beheld the ample plains, the beauteous tracts below. On the other hand, I surveyed the famous river Ohio that rolled in silent dignity, marking the western boundary of Kentucke with inconceivable grandeur. At a vast distance I beheld the mountains lift their venerable brows, and penetrate the clouds. All things were still. I kindled a fire near a fountain of sweet water, and feasted on the loin of a buck, which a few hours before I had killed. » *Ibid.*, p. 55.

« [Je] fus adopté, comme le veut leur coutume, au sein d'une famille où je devins un fils, et mes nouveaux parents, frères, sœurs et amis me témoignèrent une grande affection. J'étais extrêmement amical et cordial envers eux, me montrant en permanence aussi gai et aussi satisfait que possible, et ils plaçaient en moi une grande confiance. J'allais souvent chasser avec eux, et lorsque nous nous mesurions au tir, mes résultats me valaient fréquemment leurs applaudissements [...]. Le roi shawnee faisait beaucoup attention à moi, et me traitait avec un profond respect et une entière amitié ; il m'accordait assez de confiance pour me laisser souvent chasser à ma guise. Il arrivait fréquemment que je revienne avec le butin de la forêt, et à chaque fois j'offrais une part de ce que j'avais pris à mon souverain²⁰. »

Daniel Boone est donc adopté au sein d'une famille indienne et gagne la confiance du chef shawnee. C'est précisément son aptitude à vivre selon le mode de vie indien qui lui vaut l'affection et le respect de toute la tribu. Plus précisément, il prouve sa valeur dans les activités qui constituent la masculinité des jeunes indiens lorsqu'ils ne sont pas sur le pied de guerre : les concours de tir et la chasse. L'Indien n'est donc pas un repoussoir, mais un modèle à imiter. Il faut noter cependant que pour Daniel Boone, l'imitation de l'Indien n'est pas une fin en soi, mais un moyen de survivre dans un environnement qui répond à des codes différents de ceux de la civilisation. Paradoxalement, cette expérience a pour résultat d'agrandir la sphère civilisée. En effet, la maîtrise des codes indiens permet à Daniel Boone de conquérir la *wilderness* et d'y installer une colonie. Le héros de la frontière a beau s'indianiser, il ne bascule pas définitivement dans la sphère sauvage.

Ici encore, la chasse tient une grande importance. Daniel Boone s'en sert selon les codes de la sociabilité indienne pour signifier son allégeance à son nouveau souverain. Plus généralement, elle sert de moteur dramatique dans le récit. C'est la raison pour laquelle Boone décide d'explorer le Kentucky et de s'y installer. Mais en le poussant à explorer de nouveaux territoires, elle contribue aussi à l'avancement de la civilisation dans l'Ouest, et à la disparition du monde sauvage. En 1784, John Filson ne s'attarde pas sur ce paradoxe, mais les versions ultérieures des *Boone narratives* poseront en effet le problème. Comment concilier chasse et colonisation, étant donné que l'installation pionnière fait disparaître les forêts au profit des champs ? Tenant à la fois du chasseur indien et du héros civilisateur, Daniel Boone est en fait une figure complexe qui permet de négocier les contradictions inhérentes au développement historique des États-Unis.

20 « [I] was adopted, according to their custom, into a family where I became a son, and had a great share in the affection of my new parents, brothers, sisters, and friends. I was exceedingly familiar and friendly with them, always appearing as cheerful and satisfied as possible, and they put great confidence in me. I often went a hunting with them, and frequently gained their applause for my activity at our shooting-matches [...]. The Shawanese king took great notice of me, and treated me with profound respect, and entire friendship, often entrusting me to hunt at my liberty. I frequently returned with the spoils of the woods, and as often presented some of what I had taken to my sovereign. » *Ibid.*, pp. 64-65.

Conclusion

Pendant la période révolutionnaire, l'indianité devient ainsi une façon de revendiquer une forme d'américanité. Par sa proximité supposée avec la nature, l'Indien offre plusieurs modèles aux nouveaux Américains. Parce qu'il pratique une politique à la fois rationnelle et innocente, il symbolise une forme de gouvernement naturel, dégagé de l'épaisseur historique des coutumes et des institutions du vieux continent. Parce que son mode de vie est lié au paysage américain, il légitime la revendication d'une culture et d'une économie proprement indigènes et non plus seulement coloniales. Enfin, l'indianité devient un principe d'action et de survie dans un environnement hostile, dans le cadre d'une conquête de la frontière qui deviendra ensuite une conquête de l'Ouest. Loin de témoigner d'un simple basculement de l'image-repoussoir du mauvais sauvage à l'image revendiquée du bon sauvage, la période révolutionnaire cristallise un moment complexe dans le processus de construction identitaire des Américains, qui a pour effet paradoxal de nier la véritable identité amérindienne.

Œuvres citées

CRÈVECOEUR Hector St. John de, *Letters from an American Farmer*, New York, Fox & Duddfield, 1904.

DELORIA Philip J., *Playing Indian*, New Haven, CT, Yale University Press, 1998.

FILSON John, *The discovery, settlement and present state of Kentucke: and an essay towards the topography, and natural history of that important country*, Wilmington, DE, James Adams, 1784.

LEACOCK John, « The Fall of British Tyranny; or, American Liberty Triumphant », in *Representative Plays by American Dramatists, 1765-1819*, New York, Benjamin Bloom, 1964, pp. 279-350.

TURNER Frederick Jackson, « The Significance of the Frontier in American History », in *Rereading Frederick Jackson Turner: « The Significance of the Frontier in American History » and Other Essays*, New Haven, CT, Yale University Press, 1998, pp. 31-60.

WEST Benjamin, *Penn's Treaty With the Indians, 1771-72*, huile sur toile, 191,8 x 273,7 cm. Pennsylvania Academy of the Fine Arts, Philadelphie.

WHITE Richard, *Le Middle Ground. Indiens, Empires et Républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815*, traduit par Frédéric COTTON, Toulouse, Anacharsis, 2009.